

## Dieu, dernière chance de l'homme

Psaume 142 et 1 Co 3,16 sq + 1 Co 15, 42-43, Qo 4

Les éditeurs du psautier n'ont pas donné de titre aux différents chants qui le composent. Attribués globalement à David, ils introduisent ici ou là une circonstance particulière de sa biographie. Au numéro 142 se trouve une simple indication, « Quand il était dans la caverne ».

Ces mots évoquent la période la plus tourmentée de la vie de David et l'un des moments les plus tragiques de cette période relaté par le premier livre de Samuel. Un de ces moments où l'on se demande « Comment va-t-il s'en tirer ? »

Saul, le roi dément de l'ancien Israël, pourchasse David à mort. Ce dernier s'est replié dans une grotte mais l'entrée est gardée par ses poursuivants qui l'attendent pour s'emparer de lui. David est un homme traqué, pris dans une souricière.

Au delà de l'anecdote, authentique ou non, on se souviendra, comme l'avait soutenu Calvin, que le psautier est d'abord un répertoire de nos états d'âme devant Dieu. « Une anatomie des différentes parties de l'âme » écrit joliment le Réformateur. Le psautier et donc le psaume s'appliquent à tous.

Cette caverne revêt en effet une dimension symbolique qui rejoint la trame de notre vie. Que de fois nous sommes-nous sentis traqués par les circonstances, tant extérieures qu'intérieures! Traqués par les difficultés matérielles, par l'incertitude sur l'avenir, par la maladie, poursuivis par la méchanceté des autres, minés par le doute et le désespoir... Tous ces moments où nous nous sommes sentis «au fond du trou», ou nous avons « touché le fond », ou nous nous sommes retrouvés piégés par la vie... Oui que de fois avons-nous été acculés dans la caverne ?

En de tels moments, nous sommes seuls. David est ici un homme seul, ses amis sont absents. « Personne ne me reconnaît, personne ne se soucie de moi »... Il est un homme plus malheureux encore que Job, car même si Job a tout perdu, il a gardé ses amis. On se montre d'habitude sévère avec les amis de Job parcequ'ils philosophent à tort et à travers au sujet de ses malheurs, mais au moins ils sont là. Ils n'abandonnent pas Job. Tant qu'il reste des amis, il reste de l'espoir. « Celui qui est seul est fort à plaindre, dit Qohelet, s'il tombe il n'y a personne pour le relever »... L'homme est un être de relation qui a besoin de se raconter, d'être compris, d'être encouragé et porté. Il a besoin d'un prochain qui prenne la peine de l'écouter.

Dans sa solitude David entonne une prière, « A pleine voix j'appelle le Seigneur... ». Ce psaume est une prière très caractéristique, que j'appellerai la prière du dernier recours. Le genre de celle qui s'échappe de nos lèvres quand on n'a plus rien d'autre. J'ai demandé un jour à mes catéchumènes s'il leur arrivait de prier ; ils m'ont répondu : Seulement quand tout va mal... La réponse au moins a le mérite de l'honnêteté.

Et pourquoi prie-t-on justement quand tout va mal ? Parce que ce moment ou tout va mal est pour l'être humain un moment spécial qui lui révèle quelque chose de sa propre vérité. C'est le moment où il se trouve confronté sans faux fuyant à la vérité essentielle de ses limites, de sa finitude, de son impuissance. Il est confronté à sa vie, sa vie nue et désarmée, il en fait le bilan et vérifie le constat de l'apôtre « Nous sommes semés dans la faiblesse ».

Or dans l'acte de prier, on apprend à se poser dans ces limites, cette finitude, cette impuissance et cette faiblesse. Restes-y et entends ce qu'elles te disent. Restes-y jusqu'à y entendre un signe vers un au-delà de toi-même. La révélation de la partie difficile de ta vérité humaine t'oriente vers tout ce que tu n'es pas. En creux, elle pointe vers Dieu. C'est pourquoi il n'est pas étonnant que souvent les grandes épreuves changent en profondeur ceux qui les traversent.

Je prie pour être décentré de moi-même. A l'instant précis où je me heurte à des barrières infranchissables, où je désespère de l'avenir immédiat, rien n'est plus urgent que de se dépréoccuper de soi-même. En priant, je reconnais que mon ego n'est pas le centre autour duquel gravite le monde. J'admets cette illusion de penser que j'ai mon centre en moi-même. Je ne suis pas Dieu, je ne suis que semé dans la faiblesse...

Car se décentrer, c'est admettre qu'on a son centre ailleurs. « Quand le cœur vient à me manquer, Toi tu sais où je vais ». Quand ce cœur qui est le centre de mon incarnation humaine défaille, un autre centre prend le relais de ma vie. On aboutit alors à une confession de foi. Le psaume 142 est une prière et une confession de foi, inextricablement mêlés l'une à l'autre. Sur la toile de fond du désarroi provoqué par l'impermanence humaine se détache la permanence de Dieu.

En confessant ma foi je reconnais que Dieu est la dernière chance de l'homme. Que dit ici David ? C'est Toi qui es mon centre et non moi. Tu es Celui à qui je fais appel en dernier recours. Tu es Celui qui me connaît quand je me perds, quand je m'ignore, quand je m'oublie. Tu es ma terre ferme, Tu es mon abri pour le repos. Tu es ma part la plus personnelle sur cette terre. Tu es ma destinée ultime puisque de Toi nous venons et à Toi

nous allons. Alors commence à s'ébaucher un dialogue entre l'homme et l'infini. David n'est plus seul. Il parle et le Prochain transcendant écoute.

Maintenant dans la prière chemine la consolation. Il s'agit de suivre le fil d'Ariane vers la consolidation de soi-même. Etre consolé, c'est être réparé. Réparer la déliquescence de son être. Lorsque je suis dans le vacillement de mon être, lorsque je suis dispersé en mille morceaux, il faut que cela se rassemble et se réunisse à nouveau. Le texte dit littéralement : « J'ai crié pour mon être, j'ai appelé au secours pour mon être... »

Je crie et j'appelle Dieu qui me connaît. En hébreu le verbe connaître signifie également aimer. L'amour est fort comme la mort, lit-on dans le Cantique. Entendez que les deux forces contre lesquelles l'être humain ne peut rien sont la mort et l'amour. Ce sont des forces divines. La mort prend l'être et l'amour donne l'être. David, coincé dans sa caverne, se prépare intérieurement à accueillir l'amour qui donne l'être.

Il faut cependant rester prudent, ou plutôt précis, avec un certain discours sur la force de la prière. Souvent nous disons, et moi le premier je l'avoue, que Dieu est en nous. Dieu est l'intime de l'intime, précisait l'autre soir Philippe Chanson au Forum. Oui, si l'on veut. Mais ce n'est là qu'une manière de parler. Si Dieu est en nous, il n'est pas nous. Ne pas confondre. Il n'y a jamais de fusion avec Dieu – l'un des plus grands mystiques chrétiens, Jean de la Croix, écrit qu'on ne s'approche de Lui que « balbuciendo » en espagnol, en balbutiant, pas plus. Dieu n'est pas une partie de nous. Il n'est pas en nous au sens où nous serions une partie du divin. Il n'est pas un réservoir de puissance à disposition qui transformerait ceux qui y puisent en surhommes. Car alors on reviendrait au faux centre, celui de l'égo qui croit que le monde tourne autour de lui.

En vérité nous ne sommes que traversés par la force ressuscitante de Dieu. Elle ne réside pas en l'homme à demeure. C'est pourquoi il faut l'appeler, l'invoquer, jusqu'à ce qu'elle nous visite. L'apôtre Paul écrit aux Corinthiens « Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous ? ». C'est une belle image, encore faut-il la nuancer. L'Esprit me semble bien plus un visiteur qu'un locataire. Et le temple est plus le lieu de l'invocation et de l'appel qu'une adresse fixe d'habitation.

L'homme est un appeleur de Dieu, « J'ai crié pour mon être, j'ai appelé au secours pour mon être »... Dans le mystère de notre nuit intérieure, il se produit des clignotements. Nous sommes visité par de furtives étoiles filantes. Ce clignotement, cet instant d'un éclair infinitésimal sont la réponse de Dieu. « Semés dans la faiblesse, nous ressuscitons dans la force. » Dans Sa force.

Il ne reste plus qu'à célébrer en compagnie de la ronde joyeuse des justes  
Celui qui, dans notre misère, nous aura fait du bien.

Vincent Schmid février 2010